

Céline et le Nord

Le Nord... C'est bien souvent que Céline en parle dans ses romans ou dans sa correspondance. Flamand par son père, nous dit-il, il se revendique de ses racines pour se situer dans la continuité d'un Breughel ou d'une Jérôme Bosch, même si, comme nous le verrons, il est issu d'un monde nordiste plus picard que flamand. Les Flandres, c'est aussi la terre qu'il retrouve pour s'y battre et y être blessé en 1914 : il y séjourne un mois, en novembre de cette année là, à l'hôpital auxiliaire n°6 d'Hazebrouck, au contact d'une société très imprégnée de valeurs humanistes, en cette région traditionnellement marquée par le catholicisme, et souvent par le catholicisme social. Il y fait connaissance d'une femme, Alice David, l'Infirmière-Major de cette « ambulance », pure incarnation de ces valeurs, avec laquelle pourtant se noue une amitié amoureuse : rencontre de deux mondes qui n'auraient jamais dû se croiser s'il n'y avait eu les circonstances particulières du conflit mondial, celui du jeune poulbot parisien et celui de la très bourgeoise demoiselle flamande, déjà âgée de 40 ans. Et pourtant, on a dit, à l'époque, dans cette bonne société hazebrouckoise, qu'une petite fille aurait pu naître de cette rencontre improbable. Nous mènerons l'enquête sur cette phase très peu connue de la vie de Céline, ce qui, de façon un peu surprenante, nous amènera à relire d'un œil nouveau certains passages de ses romans. Ce Nord, il le parcourt encore, brièvement, et en partie seulement, de Lille à Zuydcoote, en juillet 1925, pour guider une délégation de la SDN : il peut y découvrir le quartier où est née sa grand-mère paternelle, Hermance Delhaye, quelque cent ans plus tôt, en 1828. Il y voit la dureté des conditions de vie faite aux prolétaires dans cette région alors au faîte de son rayonnement industriel, mais aussi la contribution d'un patronat paternaliste à l'amélioration de la condition ouvrière. Il y voit surtout l'importance des mesures d'hygiène dans l'exercice de la médecine : pour le jeune Dr Destouches, ce sera une découverte décisive et déterminante pour sa pratique médicale. Mais le Nord ne s'arrête pas, pour Céline, aux frontières de la France. Il est aussi l'Allemagne à feu et à sang de la fin de Seconde guerre mondiale, un Nord refuge, comme en ce manoir du lieu qu'il nomme « Zornhof » et qui donnera naissance au roman *Nord*. Il a fallu quand même que le Nord exerce une forte polarisation sur lui pour que Céline, si soucieux de chaque terme, de chaque virgule, de ses œuvres, choisisse de donner ce mot comme titre à l'un de ses romans ! « Le Nord, ma marotte... » écrit-il (1) : sa boussole autour du coup, il poursuit sa route, toujours plus au Nord, vers Copenhague et Korsør. Mais « Zornhof » s'est révélé un piège, Copenhague,

1. Rigodon, p. 883.

c'est la prison, et Korsor, l'exil. N'y aura-t-il donc jamais de féerie que pour une autre fois ? Avec Céline, on n'est jamais assez au Nord ! Il faudrait pouvoir atteindre ces contrées féeriques d'où provient la gentille sirène Pryntil, ces abysses où règne le débonnaire Neptune. Il le dit dans *Rigodon*: « je suis là pour aller plus loin... » (2). Mais « plus loin » n'est plus de ce monde, c'est un ailleurs féerisé qui nous emmènerait de l'autre côté du réel qui n'est que meurtre et mort dans ces temps d'apocalypse, un ailleurs qui nous ramènerait avant la vie, car, rappelons-le, « c'est naïtre qu'il aurait pas fallu » (3). Autrement dit un ailleurs qui nous reconduirait aux origines de la vie, au Nord toujours, mais dans un monde préservé à jamais de l'horreur, auprès, non d'une sirène, mais d'une mère qui ne boiterait pas, mais serait danseuse, ou d'une gentille aïeule, et qui pourrait s'appeler, par exemple, Céline... C'est dire que seule l'écriture peut nous conduire au Nord et que l'écriture n'a pas d'autre fin que de l'atteindre enfin, ce pôle qui aimante notre vie !

2. *Ibid.*

3. *Mort à crédit*, p. 552.